

# CHAPITRE PREMIER

Adelma vit le regard froid fixé sur elle. Il n'exprimait aucune compassion. Seule une petite lueur de plaisir l'illuminait tandis que le couteau à désosser était plongé dans ses entrailles. La jeune femme sentit son sang couler et envahir sa cavité abdominale. En même temps, une douleur atroce lui tordait les tripes et tétanisait ses muscles abdominaux. La pointe froide de la lame au fil de rasoir, atteignit sa colonne vertébrale. L'autre fit doucement mouvoir l'arme dans la jeune femme, de droite et de gauche, comme si elle recherchait à l'aveugle à en explorer l'anatomie. Le couteau était devenu le prolongement de sa main, de son bras, de son cerveau détraqué. La tueuse l'avait enfoncé comme pour être connectée à son souffre-douleur, savourant chaque seconde d'un plaisir maladif. Les papillons noirs de son esprit dérangé se délectaient des palpitations d'une vie rétive à l'abandon. Sa victime tomba au sol, se recroquevillant dans une posture fœtale. Adelma voulait entrer en elle-même, se mettre à l'abri pour attendre l'inéluctable. La criminelle contempla le spectacle du sang répandu. Elle avait accompagné la chute du corps sans avoir lâché le couteau planté, voulait recueillir l'agonie de sa proie, respirer son ultime souffle en imaginant avec force les quelques grammes perdus en passant de l'autre côté du miroir. Après, ne resterait qu'à nettoyer et faire disparaître le cadavre. Rien de difficile en fait. Il suffisait de l'abandonner cette nuit, dans une ruelle. Adelma n'avait pas de nom, pas de papiers, aucune histoire. Elle ne manquerait à personne, serait ramassée avec tous les autres, des clochards, des vagabonds trouvés sur les trottoirs, dans les impasses. Un tiroir de la morgue municipale l'attendait déjà. Un nouveau nom aussi : Jane Doe, pour tout état civil. Les flics ne s'emmerdaient plus avec les morts des rues. C'était plus facile. L'empathie, le courage, l'envie de faire son boulot, tout avait été recouvert du linceul gris de la banalité

et de l'indifférence. La tueuse se rendit dans la remise, s'empara d'un seau, d'une serpillière, d'un produit efficace pour nettoyer les sols. Elle aurait bien le temps par la suite de penser à l'étrange Don offert par sa dernière victime...

★

La fuite. Une fois encore s'évader, quitter un lieu inhospitalier. Il n'y avait pas de temps à perdre. Bientôt, une autorité officielle déciderait de la renvoyer de l'autre côté de la frontière. Terrible destination. Elle se dessinait de plus en plus précisément comme l'implacable conclusion d'une douloureuse odyssée aux Etats-Unis. Aucune de ses camarades, de ses compagnes de galère, n'avait voulu s'évader. Au contraire, toutes rejetaient le constat lucide dressé par leur amie. Elles niaient l'évidence. Sitôt le procès achevé, en admettant même qu'il y en eût un, les jeunes femmes repartiraient vers leur pays d'origine. Adelma Borreda le savait. Revivre ce cauchemar était pourtant exclu. Elle refuserait Ciudad Juarez. A cette idée, tout son corps frêle de jeune fille était agité d'un tremblement de colère et d'angoisse. La ville ne prendrait plus possession de son âme. Adelma se révoltait à l'idée de retrouver cette cité ultra violente, cette Pandémonium mexicaine. Des centaines, peut-être même des milliers de femmes, y avaient été assassinées. Ses « sœurs », mais pouvait-elle encore les nommer ainsi, pensaient se protéger en érigeant une forteresse de déni. Aucune d'entre elles ne lui avait facilité la tâche lors de son évasion. Aucune n'avait voulu l'accompagner, même si toutes avaient reçu ce Don insolite offert par Emma, la femme de charge de l'hôpital, même s'il leur arrivait de communier ensemble avec la voix et les émotions de leurs pensées. Très vite, les jeunes femmes avaient commencé à ressentir les interactions de leurs consciences respectives. Toutes avaient perçu la naissance d'une relation avec celle qui les avait éclairées. Bientôt, elles seraient en mesure de communiquer pleinement entre elles, avec une grande facilité, sans le moindre support vocal, gestuel ou technologique. Et ces femmes, pour la plupart, vivaient l'éclosion de ce nouvel état de surconscience, de perceptions modifiées, avec le plus grand bonheur. Mais Adelma était décidément quelqu'un de très différent. Elle ne faisait pas partie de celles qui se complaisaient dans l'insouciance de la découverte du Don. Elle aurait voulu ne jamais le recevoir. La jeune mexicaine le considérait seulement comme

une charge comportant d'immenses responsabilités. Mais pour l'heure, elle devait trouver un endroit où elle se sentirait à l'abri, s'éloigner, mettre de la distance entre elle et les gardiens. C'était l'unique impératif. Toute sa volonté tendait vers cet objectif et tous les moyens seraient bons pour l'atteindre. Si Adelma voulait rester dans ce pays, il lui fallait quitter cette glaciale et venteuse ville du nord. Elle n'avait aucune idée de sa destination prochaine. Sans doute redescendre vers le soleil, la chaleur. Peut-être la Californie. Il y avait l'océan là-bas. Elle avait envie de voir à quoi ressemblaient un océan, une côte. Ici, elle ignorait tout de ces lieux humides, perpétuellement gris et froids. Personne ne pouvait lui venir en aide. Il y a bien longtemps, Adelma était arrivée au Texas. Pour un salaire de misère, elle avait travaillé dans une immense ferme à la culture de melons, de courges et de pastèques. A cette époque, on arrivait encore à faire pousser quelques légumes.

Elle se remémora les événements qui avaient présidé à son exil. Quelques semaines avant son départ de Ciudad Juarez, sa mère et sa sœur n'avaient plus donné signe de vie. Adelma connaissait la signification de cette absence. Juarez, c'était la ville du vice, de la violence et de la corruption. Tout le monde était attiré par la « Sun Belt » et voulait quitter Juarez. Tout le monde désirait vivre le vieux rêve américain, chimère aujourd'hui vêtue des haillons de la famine et de la misère. Par deux fois, de nuit, elle avait osé l'aventure de l'entrée illégale sur le territoire des Etats Unis, à El Paso, au Texas. La jeune femme avait pris place au sein d'un groupe de personnes candidates à la survie loin du Mexique. Il y avait des familles avec des enfants, et aussi des vieillards. Les passeurs les menaient de l'autre côté de la frontière puis les laissaient se démerder avec les US Border Patrol texans. Commenait alors une chasse dont le groupe d'infortunés faisait les frais. Un hélico braquait un projecteur. Le bruit, la suffocante poussière soulevée par le vent des pales, la lumière aveuglante, rabattaient les proies vers les patrouilles. La nasse se refermait. Quelques jours plus tard, la plupart des clandestins retrouvaient le Mexique. Certains étaient parvenus à passer. Il le fallait : les patrons des grandes exploitations agricoles comptaient sur cette main d'œuvre bon marché pour un travail d'esclave aux champs. Ils ne s'en cachaient même plus. Adelma, de son côté, espérait bien de cette « chance », même si plusieurs clandestins mouraient sous les balles des Border Patrol. Chaque tentative échouée la ramenait vers le poste frontière mexicain. Elle savait ce qui l'attendait.

Les flics à la peau huileuse, distillaient une odeur de crasse, de graisse rance et d'alcool. Ils abuseraient d'elle. Adelma connaissait une terrible méthode de survie. Elle allait devancer leurs désirs, chercher ce qu'il y avait de profondément enfoui en eux, le faire surgir. Quand l'un d'eux la violait, elle invitait son camarade à en faire autant, à rejoindre le couple improvisé. S'engageaient alors les assauts répétés d'une joute à trois, ou plus encore. Elle déployait des trésors d'imagination pour satisfaire leurs fantasmes de violence et de domination. Puis, lorsqu'ils en avaient terminé, lorsqu'elle était totalement souillée par la semence de ces porcs, lorsqu'enfin repus ils aspiraient au repos, elle allait au devant d'eux et en demandait encore. Mais ils n'en voulaient plus. Pour finir, ils la jetaient hors du poste, salie et à demi nue mais vivante. Elle se cachait dans les buissons jusqu'au petit matin, pour n'avoir pas à circuler de nuit dans cette ville pourrie. Lorsque que la naissance du jour chassait la plus grande partie de la pègre locale, elle rejoignait sa maison, celle de son père, de son frère. Là, elle évacuait l'humiliation, la sanie de ces animaux. Elle prenait une douche en pleurant. Longuement. Enfin, sur le conseil de son père, elle restait cloîtrée.

Quelques jours plus tard, Adelma avait une nouvelle fois tenté sa chance. Ce troisième essai l'avait conduite jusqu'à El Paso. De là, elle était partie vers le nord. Enfin, elle avait trouvé un boulot dans une ferme...

Une nuit, Adelma fut enlevée et menée dans un hangar. Des jeunes femmes s'y trouvaient. Elles étaient comme elle, avec ce même destin de perte, la tête basse, le regard apeuré, affamées pour certaines. Et puis, des types étaient venus, les avaient prises en charge. Après d'interminables heures de route, elles s'étaient retrouvées dans le garage souterrain d'un immeuble. Pour finir, Adelma intégra un petit appartement coloré. Il n'y avait aucune ouverture, autre que celle d'une porte magnétique. Peu après, la jeune mexicaine avait été fécondée par insémination et une créature monstrueuse implantée dans sa chair était née. Elle l'avait élevée, on le lui avait imposé. Enfin, l'horrible poisson gluant, dont elle était la génitrice lui avait été retiré et Adelma condamnée à mort par l'entreprise. Délivrée à temps par un commando armé, elle s'en était sortie de justesse. La jeune femme refit mentalement le parcours de sa vie chaotique. Il n'y avait nulle période de calme insouciance dans cette jeune existence. Tout n'était que blessures, souffrances et rage rentrée. Elle se demandait quelle pouvait bien

être la finalité de tout cela. Pourquoi avoir échappé tant de fois à la mort, à la séquestration ? Pourquoi avoir donné naissance à un être difforme convoité plus que l'or par cette entreprise ? Pourquoi avoir subi cet internement ? Et puis enfin la libération de Post-Event Corp., l'air du dehors, humide et froid. Adelma était arrivée dans cette grande maison. Un plan avait germé. Après tout, à force de volonté, elle avait bien fini par quitter le Mexique. Ce n'était sans doute pas cette bâtisse qui allait la retenir. La demeure dans laquelle Adelma et ses cinq compagnes étaient cloîtrées offrait un honnête confort, de toute façon supérieur à celui de sa maison mexicaine. C'était une maison à deux étages, correctement chauffée et entretenue. Il y avait un parc arboré, assez grand, ceint de palissades, de grilles. A l'arrivée, chaque fille avait reçu un paquetage : du linge propre, des couvertures et des draps, un nécessaire de toilette. Le strict minimum, mais tout était impeccable. Des chambres à deux lits avaient été attribuées. Libre à chacune de choisir de dormir seule ou avec une compagne de chambrée. Il y avait suffisamment de place de toute façon. Adelma Borreda se rappela le plaisir de respirer cet air revigorant lorsqu'elle avait quitté Post-Event Corp. Elle aurait aimé prolonger cette sensation de liberté, écouter jusqu'à l'ivresse le cri strident des oiseaux marins, dans un ciel de petit matin vêtu aux couleurs de l'acier. Mais des hommes en costume cravate, portant un insigne, avaient poussé les jeunes femmes à l'arrière d'une camionnette. Elles étaient montées dans ce fourgon aux vitres obturées. Il lui fut impossible de repérer le chemin. Seule indication : le jour était pleinement revenu lorsqu'elles étaient entrées dans la maison. Les femmes avaient roulé une heure, peut-être même deux. La différence de luminosité plaidait pour un tel laps de temps. Lorsqu'elles étaient sorties de l'immeuble, elles avaient pu voir une immense étendue d'eau vers l'est, vers le jour naissant, en avaient respiré ses effluves marins. Au loin, brillaient les feux d'une autre ville immense. A l'arrivée, la pâle luminosité d'un soleil caché, se trouvait toujours vers leur droite. L'implacable vent d'ouest apportait des senteurs iodées. Mais enfin, peut-être se trompaient-elles. Il y avait eu beaucoup de virages, d'arrêts, de coups de frein, et de ralentissements. La rumeur d'autres véhicules, les crissements des pneus et les coups de klaxon ne laissaient aucun doute. Elles semblaient s'être déplacées uniquement en ville, vraisemblablement convoyées en direction de l'est, et de là, peut-être vers le nord. Dans le parc, des hommes patrouillaient. Adelma en avait remarqué deux. Sans

doute y en avait-il beaucoup plus. Mais la pluie froide et drue s'était mise à tomber. Les femmes étaient entrées se mettre enfin à l'abri, au chaud, au sec. Des repas furent servis, puis elles eurent « quartier libre ». A condition toutefois de ne pas quitter l'enceinte. De toute façon, vu le temps, personne n'avait vraiment mis le nez dehors. Des caméras surveillaient tout, absolument partout, dans les chambres bien sûr, dans la cuisine où elles pouvaient librement confectionner leurs repas, dans les couloirs, à tous les étages. Un responsable, ou plutôt une personne paraissant l'être, avait promis la visite d'un médecin et d'un psychologue afin d'évaluer les dégâts causés par le séjour dans les soubassements de Post-Event Corp. Et sans doute recueillir quelques renseignements. Le Procureur Général de l'Etat devait se déplacer...

Lors d'une promenade dans le parc à l'arrière de la maison, Adelma avait découvert un trou dans le grillage. Il y avait de quoi laisser passer un petit animal comme un renard. Elle recherchait justement ce genre d'issue. Pour une fois la chance avait semblé être de son côté. Le plan s'était doucement échafaudé. Pourtant, il restait encore un obstacle : l'argent. Adelma ne possédait pas le moindre cent. Dans ces conditions, comment parer au plus pressé lorsqu'elle serait dehors ? Parmi le personnel, elle avait pris le temps de remarquer la présence d'un garde. Le type était jeune. Il avait une certaine prestance. Et puis, il possédait ce regard franc et doux. De son côté, elle semblait ne pas le laisser indifférent. Voilà qui ferait sûrement l'affaire. Il était temps de l'intégrer au plan. Les manœuvres d'approche n'avaient pas duré. Un échange de prénoms, de mots creux ponctués de quelques sourires, des œillades, des postures avantageuses et Dany s'était promptement retrouvé dans le lit de la jeune femme. Il lui serait difficile d'oublier cette nuit là. Pour une fois, Adelma avait ressenti du plaisir. Rien à voir avec les relations bestiales et sadiques du sordide poste frontière mexicain. Là, dans cette maison perdue du nord des Etats-Unis, l'homme s'était montré doux, prévenant, attentif. Il l'avait longuement caressée, massée, s'attardant sur les contractures, les points les plus noueux où s'étaient condensées les souffrances. Le vécu d'Adelma l'avait amenée à ériger des barrières mentales infranchissables. Mais les mains de son galant d'un soir firent naître une sorte de petit miracle, établirent l'embryon d'un sentiment de confiance, prélude à l'abandon. Contre toute attente, elle avait fini par prendre sa part de ravissement. Et à de nombreuses reprises. Après des heures de relations intimes, l'amant de la jeune femme,

vaincu, avait fini par s'endormir. Silencieuse, Adelma s'était laissée couler hors du lit. Elle avait perçu la respiration apaisée de sa conquête d'un jour. Il dormait profondément. Dans la pénombre elle s'était vêtue chaudement. Puis, s'approchant des vêtements de l'homme, elle avait entrepris de fouiller ses poches. Du long manteau noir, Adelma avait extirpé un portefeuille, ailleurs, une lampe torche. Sans bruit, elle était sortie de la chambre à tâtons, puis descendue vers le rez-de-chaussée. Dans une des pièces du bas, il y avait de la musique, des rires et les applaudissements d'une émission de télévision. Elle avait béni la crétinerie insondable de ces programmes télévisés. Ils captivaient le résidu de l'esprit abêti des gardes. Pendant ce temps, ils ne se concentraient pas sur la surveillance. Adelma s'était orientée vers l'arrière du bâtiment. Elle savait y trouver une fenêtre par laquelle se glisser doucement vers l'extérieur. L'herbe humide amortit le bruit de sa chute légère. Elle avait prit soin de refermer au mieux les ouvrants. Dehors, pas de surprise : comme d'habitude, il pleuvait et le froid s'était installé. Les gardiens avaient dit que ce mauvais temps durait depuis des mois. Tout le monde semblait en avoir assez. Mais les intempéries l'aideraient. La lune et les étoiles semblaient avoir définitivement lâché le ciel de cette partie du pays. L'atmosphère brumeuse et surchargée d'humidité enveloppait la fine silhouette d'Adelma. Elle avait longé le grillage, se repérant au toucher, jusque vers l'endroit où il était découpé. Hors de question d'utiliser la lampe torche. L'issue précédemment repérée, fut retrouvée en tâtonnant. Le morceau de treillis soulevé lui avait permis de se faufiler en rampant à travers le passage. De l'autre côté, il y avait la forêt. En dépit de l'omniprésente obscurité, elle y était entrée sans la moindre hésitation. Le sol détrempe et amolli absorba ses pas hésitants.

Adelma se déplaçait doucement, tâtant le terrain à chaque enjambée. La jeune femme distinguait vaguement les silhouettes des arbres et s'en aidait parfois pour progresser. Enfin, au bout d'un temps qu'elle estima suffisant, elle cramponna la lampe torche. Son premier réflexe fut de rechercher un chemin. Il y en avait un à quelques mètres sur sa droite. Elle l'emprunta, continuant à s'écarter de la résidence. Lorsqu'elle estima s'être suffisamment éloignée de la demeure, elle saisit le portefeuille, l'ouvrit et en explora le contenu. Il y avait une sorte de carte professionnelle au nom de l'homme de la chambre. Il semblait travailler pour une entreprise de sécurité nommée Vigilocom. Ce n'était donc pas un

flic ou un agent spécial. Visiblement, le département de la Justice en était venu à sous traiter ce genre de boulot. Ca expliquait le faible nombre de gardes affectés à la surveillance des femmes. Le patron embauchait peu et devait surcharger ses effectifs de missions diverses. Ca lui permettait de s'en mettre plein les poches. De toute façon, Adelma les trouva particulièrement incompetents. Il y avait aussi le permis de conduire du type, quelques numéros de téléphone jetés en vrac sur une feuille et... « Ah, voilà, se dit-elle. Combien y a-t-il ? » La mexicaine venait de trouver ce qu'elle cherchait : des dollars. Il y en avait trois cent cinquante. Les billets s'engouffrèrent dans sa poche, le portefeuille fut jeté au loin dans un buisson épineux. Puis elle repartit d'un pas décidé, dans une direction totalement inconnue.

★

Daisy Wilson mettait une dernière touche à sa toilette dans la salle de bain. Un lieu bien ordinaire pour une femme comme elle. Pas de décorum particulier. Les meubles étaient juste recouverts d'une laque noire avec des ornements dorés. La vasque, comme la baignoire, étaient faits de marbre blanc, finement veiné. Daisy s'apprêtait à rejoindre la rédaction. Elle pensait déjà à la manière dont elle allait tourner son sujet, devant encore et toujours faire ses preuves. La veille, Werner le rédacteur en chef de Network Channel 2 ne lui avait rien dit d'autre. Il lui avait imposé une énième enquête sur les bas fonds de la ville, sur les gangs de hobos, les clochards, porteurs harassés de la misère du temps. A moins que ce ne soit une descente en immersion parmi les milices. Ou chez les flics, ou peut-être aux côtés du SWAT... Werner exigeait du sensationnel. Daisy était une femme ambitieuse et souhaitait par dessus tout avoir sa propre émission, de préférence en « prime ». Elle était même en mesure de la produire elle-même. Son modèle, sa référence intemporelle : Oprah Winfrey.

« Ecoute ma chérie... » Elle détestait qu'il l'appelle ainsi, elle l'aurait volontiers tué. « Ecoute, lui avait-t-il dit, fais-moi ce job. Et fais le au moins aussi bien que d'habitude. Je parlerai de toi au directeur. Il t'a déjà repérée tu sais ? »

Werner n'était pas un type exigeant : si elle pouvait filmer une mort en direct, par exemple un mec en train de se faire trouer par un milicien, ou une rixe sanglante entre clochards, c'était bon. Après, elle devrait interviewer le survivant, poser des questions



banales, genre « d'où il venait, pourquoi s'était-il engagé dans les milices, ce qui l'avait poussé à commettre son geste, etc...etc ». Il fallait qu'il raconte son histoire. Il devait se dégager de l'interview un sentiment de fierté, celle du devoir accompli en dépit des difficultés. Cet idiot de Werner exulterait.

« Tu m'avais dit ça la dernière fois. J'ai vraiment l'impression que tu te fous de ma gueule... », avait-elle rétorqué.

« Tu es une bonne reporter. Très bonne même... » En disant cela, le petit homme chauve et replet à la paupière tombante, aux dents disjointes et noirâtres, avait accroché un regard de bête fornicatrice sur les hanches et la poitrine de Daisy.

– Tu as ça dans le sang, tu n'hésites pas à foncer, à rentrer dedans. Y a des moments où tu prends de sacrés risques et je peux te dire que grâce à toi, ton caméraman a failli faire dans son froc plus d'une fois ! T'es vraiment la meilleure !

– Mais oui c'est ça. La meilleure... Tu sais, moi je vois plutôt deux solutions. Soit tu mens et je ne suis pas la meilleure du tout, je suis même complètement nase, soit tu dis vrai et t'es pas prêt de me remplacer sur le terrain... Dans les deux cas, tu me mènes en bateau et il n'y aura pas d'émission pour moi. C'est pourtant clair non ?

– Faut pas le prendre comme ça ma puce. C'est vrai qu'en ce moment on a particulièrement besoin de ton talent. Les gens sont avides du malheur des autres. Ils sont contents de voir qu'il y en a de plus miséreux qu'eux. C'est excellent pour l'audience et les rentrées publicitaires. Tu le sais ça...

– Espèce de gros goret, si tu me donnes encore une fois un de ces noms à la con, je te saigne et je te découpe en morceaux. Non, mieux que ça. Comme ça fait des années que ça dure, j'en parle au directeur et en plus, je vois mon avocat. Harcèlement sexuel, ça te cause ? Ta bonne femme serait sûrement contente d'apprendre pourquoi tu t'es fait virer et pourquoi t'as un procès au cul.

Werner explosa littéralement.

– Prouve-le. Vas-y, ouvre ta grande gueule et chante-le sur les toits si tu veux ! Allons, redescends donc sur terre ! Qui va te croire ? Hein, chérie !

Le dernier mot contenait tout le mépris et la hargne possible. La jalousie de n'être jamais arrivé à ses fins avec la journaliste faisait partie du lot. Daisy se pencha en prenant appui sur le bord du bureau. Elle fixa le rédac' chef :

– Werner, ne joue pas à ça avec moi espèce de charognard.